

Centre de photographie de Lectoure → 5 rue Sainte Claire 32700 Lectoure
Tél. → **33 (0)5 62 68 83 72** Fax → 33 (0)5 62 68 83 03
E-mail → contact@centre-photo-lectoure.fr Site → www.centre-photo-lectoure.fr

L'été photographique de Lectoure 2006. Dossier de presse.



Sommaire:

→ Présentation	3
→ Introduction	4
→ Journées d'inauguration	5
→ Les expositions	
Renato Bezerra de Mello	6
Aline Bouvy et John Gillis	8
Jacob Holdt	9
Yuri Kozyrev	11
Elodie Lecat	13
Beatrice Minda	14
Charles Pennequin	16
Bertrand Segonzac	18
Luzia Simons	19
Jan Svoboda	20
→ Événements et rendez-vous	22
→ Informations pratiques	24
→ Générique	25

Le Centre de photographie de Lectoure présente :
L'Été photographique de Lectoure 2006,

Renato Bezerra de Mello,
Aline Bouvy et John Gillis,
Jacob Holdt,
Yuri Kozyrev,
Elodie Lecat,
Beatrice Minda,
Charles Pennequin,
Bertrand Segonzac,
Luzia Simons,
Jan Svoboda.

expositions	→ du 22 juillet au 27 août 2006 Ouverture du lundi au samedi de 14 h à 19 h et le dimanche de 15 h à 19 h. Forfait pour l'ensemble des expositions : 7 €, tarif réduit : 4 €, moins de 18 ans : gratuit.
inauguration	→ samedi 22 juillet et dimanche 23 juillet, en présence des artistes
direction artistique	→ François Saint Pierre

Introduction:

La première exposition en France de l'œuvre de Jan Svoboda et la révélation des photos de Jacob Holdt sur les USA des années 70 – dévoilées ce printemps à la Filature de Mulhouse – sont les événements marquants d'un Été 2006 qui propose de nombreuses découvertes : auteurs et artistes jamais exposés en France, jeunes artistes français, ainsi que les dessins et vidéos du poète Charles Pennequin.

Jamais élaborée sur une thématique unique, la programmation de l'Été photographique entrecroise plusieurs axes forts et autorise entre les œuvres des liens de toutes sortes, plus ou moins apparents, plus ou moins explicites. Dans cette édition 2006, on repère ainsi un axe sur les rapports écriture-image, différemment décliné par Charles Pennequin, Yuri Kozyrev, Jacob Holdt, Renato Bezerra de Mello, Luzia Simons. Le passage du privé au public, du singulier au collectif, qu'il s'agisse de mémoire, d'identité, de relation au monde, sont explicitement au cœur des œuvres de Renato Bezerra de Mello, Bouvy et Gillis, Élodie Lecat, Beatrice Minda, Charles Pennequin, Bertrand Segonzac, mais sous-tendent à des degrés divers les démarches de tous les artistes et auteurs présents dans cette édition. Sur la question du point de vue, au sens littéral ou figuré, les expositions développent toute une gamme de positions : absence physique de point de vue du scanner utilisé par Luzia Simons pour ses images de tulipes, juxtaposition des points de vue accumulés sans aucun choix par Bezerra de Mello, points de vue fortement affirmés de Svoboda, Minda ou Pennequin sur les réalités dont ils rendent compte, et de Kozyrev sur l'horreur de la guerre, sans oublier le grand écart de Jacob Holdt pour tenter de réunir des points de vue inconciliables.

À l'instar des photos de Jan Svoboda, la plupart des œuvres exposées traitent des relations entre les images et la réalité, les images et nous-mêmes, et des effets de la fréquentation des images sur notre rapport au réel et à nous-mêmes. D'une exposition à l'autre, posées chaque fois différemment, ces questions reviennent comme des leitmotifs. Réunies dans un même parcours, démarches plasticiennes et documentaires s'éclairent mutuellement, ouvrent le regard, incitant par exemple à ne pas réduire les photos de Kozyrev ou de Jacob Holdt à leur valeur de témoignage pas plus que les œuvres de Luzia Simons ou d'Élodie Lecat à d'élégants jeux formels. Dans cet ensemble composite, c'est le poète, celui qui "dessine comme un nul", Charles Pennequin, qui fait le lien, avec ses mots : "saisi par la rage de redessiner pour soi le monde, le rendre caduque par sa seule écriture, aussi infime soit-elle, aussi démunis que puissent être la parole ou le trait. Il faut réintroduire le cri dans la parole, comme il faut réintroduire le geste dans l'action, et réintroduire la pensée dans la masse des informations qui nous submergent, ces informations qui nous disent comment nous pensons, comment nous agissons, dessinons, comment nous parlons".

En 2006, l'Été photographique s'étend à de nouveaux lieux. La bibliothèque-médiathèque municipale, inaugurée il y a quelques mois, accueille des rencontres-apéros et présente les photographies de Frédéric Butel, étudiant à l'école des beaux-arts de Toulouse. Le café-brocante *Cigale é Fourmi*, propose durant tout l'Été toutes sortes de rendez-vous : des rencontres avec des artistes, des projections en plein air, des fêtes, et même une conférence sans paroles, toute en images.

→ François SAINT PIERRE

Programme des journées d'inauguration:

Samedi 22 juillet

- 10 h :
ouverture des lieux
- 12 h 30, école de l'Immaculée Conception :
inauguration officielle.
- 16 h 00, école Jean-François Bladé:
performance *Memory Error II* de Luzia Simons avec la danseuse Neige Salinas,
- 16 h 30, école Jean-François Bladé:
lecture-performance de Charles Pennequin,
- 18 h 00, théâtre le Sénéchal :
projection du film *Jenny Holzer, Je rêve de mots* de Martine Convert et Frédéric Delpech, produit par "Artistes et Associés", en présence des réalisateurs.
- 19 h 00, théâtre le Sénéchal :
rencontres avec Jacob Holdt et Yuri Kozyrev animées par Christian Tortel, journaliste à RFO (Réseau France Outre-mer), chroniqueur littéraire.
- 21 h :
soirée dans le jardin des Marronniers avec Didier Labbé Quartet,
dîner sur réservation.
- Toute la journée :
Visionnaires, installation éphémère de Renato Bezerra de Mello au Kiosque à musique du Bastion

Dimanche 23 juillet

- de 10 h à 12 h 30 : **ouverture des lieux** d'exposition.
- de 11 h 30 à 13 h : **rencontre avec les artistes** à l'école Jean-François Bladé.

Renato Bezerra de Mello:

Vuelvo al sur

Lieux d'exposition : maison de Saint Louis

« L'exposition fait suite à celle présentée au printemps 2006 au Centre de photographie de Lectoure, où l'une des pièces exposées était un journal intime composé de cartes postales dont seul le côté écrit était visible pour le public.

Les photographies de *Vuelvo al sur* complètent ce journal en composant un carnet de voyage réalisé depuis l'année 2000, parallèlement à l'écriture des cartes postales.

Imprimées sur des étiquettes autocollantes, ces photos sont présentées telles quelles, sans retouches et sans aucune sélection. Elles restent au mur à la disposition des visiteurs qui peuvent selon leurs désirs détacher et emporter les images qu'ils préfèrent, s'il y en a.

Le sentiment exprimé dans cette œuvre d'appartenir à tous les lieux et à aucun est mis en évidence par la projection dans la salle voisine d'une seule image fixe de la démolition de la maison de mes parents, à Recife, à la fin des années 1990. Une bande son enregistrée dans cette maison une dizaine d'années auparavant accompagne la projection.

Vuelvo al sur est le titre d'une très belle chanson d'Astor Piazzolla dont les paroles - de Fernando Solanas - ravivent les sentiments d'un chez soi qui n'existe plus et n'existera peut-être jamais. »

→ Renato BEZERRA DE MELLO

« Renato Bezerra de Mello raconte une histoire plurielle qu'il disperse et éparpille à dessein bien qu'il soit assez simple. À l'origine, l'histoire d'une grande famille du Pernambucque au Brésil. [...] Renato, l'amoureux, semble avoir fait sienne cette phrase de Barthes : *Les mots ne sont jamais fous, tout au plus pervers, c'est la syntaxe qui est folle*¹. Il la déconstruit. La fluidifie, la donne à voir avec des mots et des choses simples. Compréhensibles. À la portée de tous. Des photos de famille, des cartes postales, des photos de vacances, des dessins naïfs, des fleuves... qu'il cache, parsème, morcelle et donne à prendre. [...] De la même manière qu'une rivière ou un fleuve, ses œuvres découlent les unes des autres. Naturellement. Presque sans le vouloir. Presque sans le savoir. Elles s'engendrent comme autant de bras, de sources. »

→ Dorothée TRAMONI

¹ Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, éd. du Seuil, Paris, p.10.

Le texte intégral est téléchargeable sur <http://www.centre-photo-lectoure.fr/>

Visionnaires, installation éphémère le 22 juillet.

Lieu d'exposition : kiosque à musique du Bastion

« Lors de mon premier passage à Lectoure, j'ai été frappé par la beauté du kiosque du Bastion. L'idée d'y installer *Visionnaires* m'est venue immédiatement, comme un coup de foudre : il n'y a pas de plus bel endroit, ni de plus juste, à Lectoure pour installer cette pièce.

Les monocles sont des objets de la rue souvent utilisés par les photographes qui opéraient – et opèrent encore – dans l'espace public (places, fêtes foraines, cirques, etc.)

→

Renato **Bezerra de Mello**:

Visionnaires m'évoque un vol d'oiseaux et me rappelle mon père, qui, regrettant la disparition des kiosques sur les places de la ville de Recife, m'avait dit un jour : « J'en achèterai un pour y mettre des oiseaux ». Ce qu'il n'a pas fait.

→ Renato BEZERRA DE MELLO

Renato Bezerra de Mello est né en 1960 à Recife (Brésil). Il vit à Paris et à Rio de Janeiro.

<http://www.canalcontemporaneo.art.br/portfolio.php>

<http://cela.etant.free.fr/etc/Communique-RenatoBdM.pdf>

Aline Bouvy et John Gillis:

Politics of the Self

Lieu d'exposition : école Jean-François Bladé.

L'animation *Politics of the Self* est réalisée à partir de plus de 200 collages se succédant rapidement, dans un ordre de séquences variable, sur un morceau de guitare d'une vingtaine de minutes.

A première vue, l'ensemble apparaît comme une projection abstraite à effet stroboscopique. Si la vitesse à laquelle les images défilent ne permet pas de reconnaître précisément ce dont elles sont composées, on distingue cependant assez vite la présence permanente d'une main en mouvement. Cette main dont les doigts semblent s'activer sur un point précis n'est autre que la main troublante du *manus turbare*, excitant la zone qu'elle touche et semblant faire changer l'image à chacun de ses mouvements rapides. C'est également l'œil du spectateur qui semble être excité ici par la surabondance de formes, de couleurs et de signes qui s'offrent à lui.

Les mouvements de la main sur cette partie érogène du corps font écho aux mouvements de la main jouant de la guitare composant la bande son du film : « Ce film a été réalisé à Londres, quand nous n'avions pas encore d'atelier sur place, dans la petite chambre de l'appartement que je partageais avec mon co-locataire, Johnston, un jeune producteur de musique. Il possédait une dizaine de guitares et toute la journée, il en grattait, cherchait des accords, des mélodies, se perdait dans des ballades improvisées, se concentrait sur un tout petit morceau qu'il répétait à l'infini pour le faire exploser, puis recommençait... C'est ce son que j'entendais à travers la porte pendant toutes les semaines où je faisais les collages pour le film. Quand on a visionné celui-ci pour la première fois à Bruxelles, quelque chose manquait, la guitare de Johnston ! Alors je lui ai demandé si je pouvais l'enregistrer pendant une de ses sessions... ».

Le flip-book *Politics of the Self* est un objet parallèle au film. Une sélection des collages y est présentée, offrant la possibilité de regarder au plus près les images composant le film. C'est une toute autre expérience qui est proposée ici, plus lente et plus intime, où se révèlent des détails érotiques et poétiques.

Née en 1974, Aline Bouvy vit à Bruxelles.

John Gillis est né à Halle (Belgique) en 1972. Il vit à Bruxelles.

Tous deux sont diplômés de l'École de recherche graphique de Bruxelles.

Aline Bouvy et John Gillis sont représentés par la galerie aliceday (Bruxelles).

<http://www.aliceday.be/>

Jacob Holdt:

American pictures

Lieu d'exposition : Halle aux grains

En 1971, âgé de 24 ans, Jacob Holdt découvre les Etats-Unis. A la fois fasciné et terrifié par ce pays, il vagabonde à pied et en stop pendant cinq ans, parcourant 200 000 km et traversant 48 états avec une attirance particulière pour les démunis et les miséreux. Fils, petit-fils et arrière-petit-fils de pasteur, il était destiné à une carrière ecclésiastique. Dans ses lettres, il raconte à son père ses déboires, ses errements mais aussi ses premières rencontres, Waltdenia Lewis l'écrivain, Nell le gangster, la famille Kennedy...

Incrédule, le père envoie à Jacob un appareil photo pour obtenir des « preuves » de ce que racontent les lettres. Devenu photographe à cause (ou grâce à) l'impérieuse exigence du témoignage, Jacob Holdt réalisera des milliers de clichés en couleur qu'il a rassemblés dans un livre en forme de journal intime, *American Pictures*, édité en 1978.

Presque inconnu du monde de la photographie, Jacob Holdt est une figure du milieu militant danois. Il vit aujourd'hui des tournées de conférences contre le racisme qu'il donne sur la base de l'incroyable travail documentaire qu'il a engrangé à l'époque. Son activité de conférencier lui laissant peu de temps, il a pratiquement abandonné la photographie.

Extrait d'une lettre à son père :

« C'est la fête de Pâques la plus choquante que j'aie vécue. Je suis maintenant à Detroit, qui n'est rien moins qu'un cauchemar. Venant de San Francisco, je me suis arrêté à Chicago pour rendre visite à Denia, la jeune écrivaine noire avec qui j'ai vécu à Noël. Même là-bas, les horreurs ont commencé. Vous souvenez-vous de ces deux amies avec lesquelles nous avons passé beaucoup de temps ? Elle m'a appris que l'une d'elles, Theresia – jeune fille sensible et calme de dix-neuf ans – a été assassinée, probablement par quelqu'un qu'elle connaissait, puisqu'il semble qu'elle ait ouvert la porte aux meurtriers. Son fiancé l'a retrouvée abattue et découpée au couteau. C'est la seconde personne qui a été assassinée parmi celles que j'ai connues en Amérique. Denia a maintenant acheté un pistolet et commencé des exercices de tir à la cible. Lors de cette nuit à Chicago, j'ai aussi vécu ma première grande fusillade, probablement entre la police et des criminels. Nous étions en visite rue Mohawk lorsque soudain, ça a éclaté, plus bas, dans l'obscurité. J'ai essayé de regarder dehors, mais Denia m'a tiré loin de la fenêtre.

En fait, j'ai presque oublié tout cela, comparé à ce qui s'est passé ici, à Detroit. [...] Un des premiers jours où j'étais là-bas, Thigpen, à qui je venais d'être présenté, a été assassiné. C'était quelqu'un de fantastique, grand comme un ours, et un poète (je vous envoie son recueil, *Down Nigger Paved Streets* [En bas des rues pavées de nègres]). Il a été trouvé l'autre jour exécuté avec deux de ses amis par des dealers ; apparemment, la seule raison était un poème inoffensif qu'il avait écrit sur le marché des stupéfiants en ville. Ils ont été attachés et couchés sur le sol, puis tués par balle derrière la tête. Mais ce qui m'a le plus choqué a été la réaction des trois personnes avec qui je vis. L'un d'entre eux, Jeff, connaissait Thigpen depuis des années ; il a été photographié avec lui dans un livre. Mais Jeff est juste arrivé un matin calmement avec le journal en disant, "Hé, tu te souviens du gars, Thigpen, que tu as rencontré l'autre jour ? Regarde, ils l'ont eu, lui aussi". Ça ne l'a pas plus impressionné. C'est ainsi qu'ils réagissent à toute la violence [...]

→

Jacob Holdt:

Un des premiers jours où j'étais là-bas, je me suis aventuré à pied dans les rues. Après une demi-heure à peine, une voiture de police s'est arrêtée net avec deux flics blancs qui m'ont appelé vers leur véhicule. Presque heureux de voir à nouveau des visages blancs, j'ai avancé vers eux. Ils ont demandé à voir ma carte d'identité. On est constamment arrêté de cette façon lorsqu'on marche dans le ghetto. Je me demande souvent quelle réelle différence il y a entre vivre ici dans un ghetto et être un Noir en Afrique du sud, lorsqu'on doit constamment montrer ses papiers d'identité aux policiers blancs. J'ai alors enfoncé ma main presque automatiquement dans mon sac à bandoulière pour sortir mon passeport. Le flic a levé d'un bond son pistolet sur mon visage : "Ne bouge plus !" C'est une expérience terrible d'être regardé à travers le viseur d'un flingue, et j'ai commencé à trembler de peur. Mais rien n'est arrivé, ils craignaient juste que j'aie un pistolet dans mon sac. Ça tenait du miracle que leurs coups ne soient pas partis.

Comment les gens peuvent-ils vivre dans un monde où ils ont si peu confiance les uns envers les autres ? [...] Plus je vis ici, plus je regarde les Blancs avec les yeux des Noirs et je ne peux m'empêcher d'éprouver envers eux une haine toujours plus grande. C'est étrange de demeurer dans une ville comme Detroit et de ne voir que des visages noirs autour de soi. Petit à petit, on subit un lent changement. Les visages noirs deviennent proches et familiers, et donc chaleureux, tandis que les visages blancs semblent distants et inconnus, donc froids. En dépit de toutes les horreurs, je n'ai aucun désir de sortir dans les quartiers froids, glaciaux, là où le ghetto s'arrête. Ainsi vous pourrez probablement comprendre mon choc, chaque fois que j'allume la télé et que je ne vois soudain que des visages blancs. »

→ Jacob HOLDT Lettre à son père, *Pâques à Détroit* [traduction libre de l'anglais]

Jacob Holdt vit à Copenhague, où il est né en 1947.

Commissaires de l'exposition : Paul Cottin et Jérôme Sother.

Rencontre avec Jacob Holdt le 22 juillet.

Exposition coproduite avec la Filature de Mulhouse - scène nationale, le Centre Atlantique de la Photographie de Brest, le Théâtre La Passerelle - scène nationale de Gap et des Alpes du sud et le Centre Culturel André Malraux, scène nationale de Vandoeuvre Lès Nancy.

<http://www.american-pictures.com/>

Yuri Kozyrev:

Vivre en Irak avec la guerre

Lieu d'exposition : Halle aux grains

Les photos qui composent l'exposition ont été prises à Irak entre le début de la guerre en 2003 et juin 2006. Certaines ont été exposées en septembre 2005 à Perpignan au festival Visa pour l'image.

« J'ai abordé cette guerre, en ma qualité de photographe russe travaillant pour Time Magazine, avec la conviction plus ou moins ferme qu'il s'agissait d'une lutte du bien contre le mal. J'avais déjà passé plusieurs mois à parcourir l'Irak et avais été le témoin de l'oppression de Saddam Hussein. Lorsque la guerre s'est déclarée en mars 2003, je travaillais depuis Bagdad et n'ai pas eu le privilège de me déplacer en char Abrams ou dans le cockpit d'un étincelant chasseur américain. Alors, je me suis déplacé de ruine en ruine et d'une tragédie humaine à l'autre. Ma vision initiale des bons qui triomphent des méchants s'est peu à peu estompée jusqu'à disparaître tel un mirage dans le désert.

Me voici aujourd'hui plus vieux de deux ans, deux ans de guerre et pourtant pas plus éclairé quant au combat du bien contre le mal. Je sais bien que dans les deux camps, on pense se battre contre le mal, or j'ai vu les deux se rapprocher des ténèbres. Tuer ne rend personne meilleur. [...] J'ai pris des centaines, si ce n'est des milliers de clichés montrant la misère humaine, le dénuement, la tragédie et la mort dans cette guerre, sans vraiment découvrir qui est le bon et qui est le vertueux. Je ne suis même plus très sûr que le bien combatte le mal. Lorsque je regarde l'écran de mon ordinateur en fin de journée, tout ce que je vois, c'est le mal luttant contre le mal, dans un corps à corps mortel et avec pour seule victime la bonté humaine. »

→ Yuri KOZYREV, texte de présentation de l'exposition à Visa pour l'image, septembre 2005

Les photos de Kozyrev sont en plein accord avec son texte. Sans insister inutilement sur la dimension tragique et la violence des événements qu'il photographie, Kozyrev parvient presque toujours à inclure dans l'image, d'une manière ou d'une autre, – à cadrer –, en plus de l'événement lui-même, son contexte social et quotidien. Même dans le feu de l'action, Kozyrev réussit à construire des photos qui rappellent que la vie en Irak ne se réduit pas aux actes de guerre (combats, perquisitions, attentats, etc.). Sans atténuer la violence des situations, il montre que pendant la guerre, la vie continue. Qu'il existe un *autour*, qu'il y a eu un *avant* et qu'il y aura un *après*. Il y parvient sans lourdeur ni contorsions, avec la plus grande simplicité, ne perdant jamais de vue la richesse et la complexité - l'épaisseur - des événements et des situations qu'il photographie. Cela implique pour le photographe – pourtant placé au cœur d'une action souvent brève, brutale et effrayante - de garder la distance mentale et la disponibilité d'esprit qui lui permettent de toujours penser à prendre en compte ce qui entoure l'événement lui-même. Il n'est pas question pour lui d'enjoliver la guerre mais de rendre plus présente, plus proche, plus intelligible, la réalité dont il veut témoigner. A nous qui, depuis trois ans, sommes saturés d'images de l'Irak en guerre, ce photographe fait redécouvrir des réalités que nous pensions connaître par cœur.

La guerre en Irak est une tragédie sanglante, comme le rappelle Kozyrev dans son texte, mais ses photos montrent qu'elle n'a pas anéanti la vie des Irakiens.

→ François SAINT PIERRE

Yuri Kozyrev:

Né en 1963, diplômé de l'université de journalisme de Moscou, Yuri Kozyrev est photographe depuis 1986. Il a couvert de nombreux conflits et guerres en ex-URSS, dont récemment la prise d'otages de Beslan.

Correspondant pour Time Magazine basé à Moscou, il est à Bagdad depuis septembre 2002.

Rencontre avec Yuri Kozyrev le 22 juillet.

Exposition réalisée avec le concours de Time Magazine et de Visa pour l'image, festival international du photojournalisme (Perpignan).

Entretien avec Yuri Kozyrev sur : <http://www.photographie.com/?pubid=103171&secid=2&rubid=8>

Élodie Lecat:

elle est là

Lieu d'exposition : espace public.

Diplômée en 2003 de l'École supérieure des beaux-arts de Toulouse, Élodie Lecat a réalisé sa première exposition en janvier 2006 sur le campus de Saint-Martin d'Hères (Grenoble). A Lecture, cinq grandes photographies seront installées en divers points de la ville.

« Élodie Lecat rejoint ici un courant de jeunes créateurs qui veulent en découdre avec l'histoire, wles histoires, sans en passer par l'absolue nécessité d'un début et d'une fin. On en aurait enfin fini du grand roman, même si on garde la fascination pour le vaste récit, le cinéma nous a irrémédiablement reformatés le rapport au temps raconté. Élodie Lecat montre et démontre sans cesse nos aspirations à faire de la vie un roman, qui est devenu un scénario, que tout contribue à dérégler. Il y a dans tout cela un profond désir d'éviter l'enfermement, une vraie problématique sourde des enjeux de la liberté qui unit, mystérieusement, l'artiste et son spectateur. Il y a aussi cette ambiguïté à rejoindre les archaïsmes du récit tout en évitant de tomber dans l'Histoire, celle, justement, qui se consigne dans les livres. On préfère l'histoire universelle, celle des ères climatiques et des êtres qui se transforment dans l'invisible, qu'on raccroche aux faits divers, aux circonstances.

Notre rapport à la fiction change. La façon qu'a Elodie Lecat, d'utiliser le médium photographique en est un symptôme flagrant. Puisque la photographie change si vite, au point qu'on oublie trop souvent de nous enseigner son histoire, elle semble se résoudre là, à n'être qu'une possibilité à portée de main. Comme on caresse un espoir, on capture des images.

Le décor est planté :

C'est l'été, toujours cette magnifique circonstance du festival. Élodie Lecat a installé ses photos inachevées que je ne connais pas encore. Elle a choisi d'ouvrir le champ, les images seront à l'extérieur, nous les fréquenterons dans le climat, en prise directe avec le somptueux paysage de Lecture.

Ici je ne peux m'empêcher de repenser à cet après-midi où l'écrivain vieillissant, l'habitant de « Providence » d'Alain Resnais, reçoit ses hôtes, qui sont les membres de sa famille, mais aussi les protagonistes de son roman, accessoirement les acteurs du film et surtout les brouillons d'une pensée qui s'échafaude. Ils sont dans le parc, à table, à midi et la caméra quitte leurs conversations le temps d'effectuer une ellipse dans le jardin, au vent des arbres, avant de revenir constater que l'ellipse a bien eu lieu puisque nous sommes, visiblement, en fin de cet après-midi qui nous a échappé. Il y a là une sorte de temps zéro des histoires, celui où tout se superpose, les souvenirs, les possibles, les amorces, les chutes. A Lecture, comme ailleurs, Elodie Lecat va nous plonger dans cette demi-conscience trouble de la mise au point, cette valse-hésitation entre les images d'un récit confié, chuchoté et le temps partagé, bousculé des histoires. Le temps de rien ou presque. »

→ Olivier Nottellet

Le texte intégral est téléchargeable sur <http://www.centre-photo-lecture.fr/>

Elodie Lecat est née à Nice en 1975. Elle vit à Paris.

Commissaire de l'exposition, Olivier Nottellet.

Exposition réalisée avec le concours de l'école supérieure des beaux-arts de Toulouse.

Beatrice Minda:

Innenansicht/Vue de l'intérieur

Lieu d'exposition : école Jean-François Bladé

L'exposition est composée de trois séries de photographies d'intérieurs de logements roumains. En Roumanie, salles de séjour et chambres à coucher se présentent comme les théâtres de vies entières imprimées dans la fatigue des meubles, la pâleur des papiers peints, l'usure des tapis, la patiente accumulation des tableaux et des objets. A l'inverse, le dépouillement des appartements en Allemagne et à Paris suggère, plutôt que l'installation récente de ses occupants, l'acquisition d'un mode de vie plus extérieur. Enfin, le soin apporté à la décoration et à l'aménagement des frêles abris édifiées dans une forêt de la banlieue parisienne, témoigne de la volonté de leurs occupants de ne pas s'installer dans la précarité.

En réalisant ses photographies en Roumanie, berceau de sa famille, Beatrice Minda a voulu donner de ce pays une autre image que celle généralement diffusée, qui met en avant la misère, les asiles et l'exotisme tzigane.

Lieux intimes du souvenir

« L'expérience du temps est une caractéristique essentielle de la photographie. Bien qu'elle ne puisse restituer que des fragments de scènes vécues et d'instantanés, la photo permet une approche singulière du monde des objets réels. Espace, temps et image sont dans un dialogue constant, où le dispositif photographique revendique de donner de la durée aux instantanés et à l'image une autonomie qui dépasse largement la simple reproduction du réel. Cela permet à la photographie de dévoiler la quintessence et la singularité d'un bâtiment, d'une forme ou d'un espace.

Les séries en plusieurs parties de Béatrice Minda font référence toujours à l'essence de la photographie – à l'expérience photographique de la vision. L'artiste cherche à rendre compte du monde visible par des moyens spécifiquement photographiques, sans documenter outre mesure, sans recourir au numérique ni mettre en scène. Sa série la plus récente, « Innenansicht » (Intérieurs) est un vaste ensemble photographique dans lequel l'artiste aborde avec subtilité les phénomènes du souvenir et de la reconstitution. Depuis deux ans, elle photographie des espaces intérieurs « typiques » en Roumanie et dans les pays d'accueil occidentaux. Ce qui intéresse Beatrice Minda, c'est moins la particularité et l'exotisme d'un « lieu de vie » précis qu'une âme révélée par des traces, des ambiances, des univers d'objets, qui est le reflet d'une topographie exemplaire des intérieurs roumains sur la trame des bouleversements sociaux. Dans ses clichés, elle se penche sur le caractère symbolique des espaces intérieurs/lieux de vie et dissout la part individuelle jaillie de ses propres souvenirs d'enfance au profit d'une universalité. L'aura flétrie qui enveloppe les objets, l'éclat du contre-jour, les couleurs sombres et la présence humaine indirecte dans des intérieurs « vides », tissent un univers de grandes et petites histoires, sur un registre précis qui suggère pourtant une intemporalité abstraite. Les ambiances subtiles, feutrées

→

Beatrice Minda:

des intérieurs et l'équilibre de la composition évoquent à travers reflets et lumières les tableaux de maîtres anciens. Minda laisse le regard du spectateur vagabonder le long des détails de ces intérieurs bien rangés dont les motifs sont familiers : le vase de fleurs, le napperon, la statue de la Vierge, le lit, les tapis. Au delà des observations et découvertes multiples et variées sur le caractère typiquement roumain de ces clichés, surgissent de ces intérieurs d'impressionnants espaces mis en image et centrés sur le sujet uniquement, se détachant des apparences pour se transformer en un événement pictural de lumière et d'ombre, de couleur et de matérialité qui enveloppe les objets, l'éclat du contre-jour, les couleurs sombres et la présence humaine indirecte dans des intérieurs « vides », tissent un univers de grandes et petites histoires, sur un registre précis qui suggère pourtant une intemporalité abstraite. Les ambiances subtiles, feutrées des intérieurs et l'équilibre de la composition évoquent à travers reflets et lumières les tableaux de maîtres anciens.

Si, dans la première partie de la série, l'artiste travaille par plans larges pour produire des vues d'ensemble des intérieurs où elle retrouve l'atmosphère des lieux de son enfance, dans les appartements bourgeois parisiens, son regard va au fragment « puriste » en se concentrant sur des objets que les Roumains apportent à l'étranger pour garder un lien avec le passé. A ces pièces au décor bourgeois s'opposent les abris temporaires de travailleurs immigrés roumains aux portes de Paris (2005). Mais ici aussi, avec des moyens modestes, on préserve dans l'exil et avec beaucoup d'amour ce qui est familier, on met en scène un petit bout d'identité qui rappelle le pays. Ces « Innenansichten » / clichés d'intérieurs offrent une œuvre réfléchie, complexe et sensible, où s'estompent les frontières entre espaces réels et imaginaires. »

→ Petra Schröck [traduit de l'allemand par Jacqueline Lévy, Goethe Institut Toulouse]

Beatrice Minda est née en 1968 à Munich. Elle vit à Berlin.

Exposition coproduite par le centre culturel Français de Timisoara (Roumanie) et le Centre de photographie de Lectoure, avec le concours du Goethe Institut de Toulouse.

<http://www.beatriceminda.de/>

Charles Pennequin:

Merci de votre visite

Lieu d'exposition : La Cerisaie

Le poète Charles Pennequin prendra possession de la petite maison de la Cerisaie sur les remparts. Il couvrira les murs de dessins et présentera des vidéos de ses performances.

Biodégradé

« charles pennequin n'existe pas il n'est pas là vous croyez le voir mais quand vous le voyez vous ne voyez pas charles pennequin pour voir charles pennequin il faut le croiser en dedans charles pennequin n'a pas d'existence à proprement parler il n'est pas réel comme on l'entend on n'entend pas le mot réel de la même oreille que charles pennequin charles pennequin pense qu'il n'y a pas plus réel que le poème dans lequel charles pennequin existe il n'y a pas plus de réalité que dans le poème de charles pennequin charles pennequin existe plus. d'ailleurs il a jamais existé. on a cru qu'il existait. on lui a fait croire. ou plutôt c'est lui qui y a cru. il a cru qu'on lui faisait croire. ou plutôt c'est maintenant qu'il le croit. il croit qu'on lui faisait croire. quand on le faisait exister. il voulait bien y croire. mais maintenant il y croit plus. maintenant qu'il existe plus. ou qu'on lui fait plus croire. charles pennequin est vivant absolument vivant (c'est-à-dire dans la merde). »

→ Charles PENNEQUIN, extrait de http://20six.fr/charles_pennequin/about

Je dessine comme un nul

« Je suis une nullité. Je comprends rien au corps. Je ne sais pas ce que c'est que le corps. Et pourtant j'ai un corps. Mais je sais pas jusqu'où il va ce corps, à quel endroit ça s'arrête. A quel moment il faudrait sortir de lui, sortir des conventions de corps, de notre corps, et pas seulement du mien. On a bien une idée des organes, on a bien des idées de comment dessiner l'organe, de comment penser les concepts, de comment décrire la vie, de comment enfoncer la morale dans la tête des gens. Mais dessiner ça pourrait être aussi enfoncer des clous dans le rire. Et vouloir respirer. Tenter la respiration en provoquant un trou, pour se retrouver face à soi-même, face à son propre trou. Le nul c'est ça. C'est la question de ça. C'est être saisi par la rage de redessiner pour soi le monde, le rendre caduque par sa seule écriture, aussi infime soit-elle, aussi démunis que puissent être la parole ou le trait. Il faut réintroduire le cri dans la parole, comme il faut réintroduire le geste dans l'action, et réintroduire la pensée dans la masse des informations qui nous submergent, ces informations qui nous disent comment nous pensons, comment nous agissons, dessinons, comment nous parlons. On n'aurait plus affaire qu'à des muets, à des transits qui regardent la télé pour vider leur vide dans le trou-télé. On n'aurait plus affaire qu'à des artistes qui posent le

→

Charles Pennequin:

copyright avant l'œuvre, à des artistes qui ont des velléités artistiques. On n'aurait plus affaire qu'à des enregistrements, à des preuves par quatre et à des possibilités. La société a décidé de nous tuer avec ses possibilités. N'y aurait-il rien d'autre à faire contre cette logique imperturbable qui dit que nous sommes morts, alors que c'est leur mort qui nous frôle depuis la naissance. Seulement, depuis la naissance nous n'avons plus de nouvelles de la nôtre. Et c'est de ce désaccord d'être vivant qu'il nous faudrait enfin être, et s'enlever un instant du carcan de ce corps pour avancer nu et peut-être voir un peu la beauté. De quelle beauté s'agirait-il ? De la beauté d'un qui avance en entassé. De la beauté d'un qui s'est toujours vu comme entassé pour soi-même. Je dessine à l'écrasement, comme une grosse nullité fragile et riante. Parce que je me suis beaucoup ramassé à vivre, n'arrivant pas à la cheville de mes mots qui ne sont même pas les miens. Et à force de vivre dessous moi, j'ai fini par faire *moi* dessous moi, et à expérimenter. Expérimenter le fait d'être en vie, c'est-à-dire s'improviser chaque jour tel un vivant. Tout le monde devrait savoir ça, savoir qu'il faut s'improviser vivant et se voir mort en disant "c'est rigolo". »

→ Charles PENNEQUIN

Né en 1965 à Cambrai, Charles Pennequin vit à Lille.

Derniers ouvrages publiés : *Mon binôme*, éditions P.O.L, 2004 ; *Je me Jette*, Al Dante, 2004 ; *Bine*, éditions Le Corridor, 2003 ; *Bibine*, éditions de l'Attente, 2003 ; *Merci de votre visite*, éditions Mix, 2003 ; *Bibi*, éditions P.O.L, 2002.

Performance-lecture de Charles Pennequin le 22 juillet.

Bertrand Segonzac:

Salles d'attente

Lieu d'exposition : Immaculée Conception.

Avant-projet

Inspirées des posters grand-format qu'on trouve encore dans certains lieux ouverts au public - phénomène non dénué de provincialisme qui pouvait aussi bien recouvrir les murs d'un cabinet de médecin généraliste que ceux d'un bar-tabac - ces photographies, réalisées sur un mode parodique, sont le prétexte à une installation qui s'attache à restituer le climat stéréotypé de leur référent. Reprenant les caractéristiques globales de ces espaces - images de paysage et d'architecture, présentation en lés de papier imprimé collés au mur, disposition en vis-à-vis des images et du mobilier, diffusion de musique pour les personnes en attente, quatre variations successives vont s'articuler dans un espace compartimenté, de manière à permettre une lecture autonome de chacune, tout en laissant le champ nécessaire pour que des correspondances - des pléonasmes - puissent s'établir de l'une à l'autre.

En distordant légèrement la fonction que le dispositif occupe dans le réel, où une image monumentale envahit un espace clos, polarisant toute l'attention du regard et instaurant un état de contemplation forcée, il est dès lors possible de réenvisager l'attente dans son acception archétypale, sa dimension existentielle. Les images choisies s'efforceront, comme leurs modèles, d'inviter à une certaine rêverie censée se déclencher face à un type de paysage idyllique et standardisé. Sauf que la nature de la rêverie est ici pervertie, ou plutôt nettoyée de toute illusion d'un ailleurs merveilleux et immuable pour provoquer un retour à une conscience plus lucide de la relation à l'espace et au temps.

La cohérence de la proposition sera perturbée par la transcription picturale d'une des quatre images mises en scènes. Cette démarche n'a évidemment pas pour but d'enfermer la peinture dans le cliché d'une prétendue plus-value décorative par rapport à la photographie. Car face aux lieux choisis, tous physiquement ou fonctionnellement abandonnés par l'homme dans le paysage, la représentation, quel que soit son mode, a seulement à s'occuper des temps qui se sont effectivement arrêtés. Peu importe alors qu'une portion désaffectée d'autoroute s'efface sous les broussailles, que des containers succinctement aménagés en bergerie achèvent de pourrir sur place. Peu importe qu'on se trompe, en observant le reflet de notre activité dans un plan d'eau grillagé affecté à la gestion de l'écosystème local, et de croire y trouver, face aux montagnes, Narcisse évoluant en milieu pollué, la preuve tangible de sa beauté.

→ Bertrand SEGONZAC

Salles d'attente, 2006. Installation : impressions numériques sur papier affiche (215 x 280 cm), acrylique et huile sur toile (215 x 280 cm), mobilier, pièce sonore.

Né en 1972, Bertrand Segonzac vit à Saint-Bertrand de Comminges (Haute-Garonne). Il est diplômé de l'École supérieure des beaux-arts de Montpellier.

Luzia Simons:

Stockage

Lieux d'exposition : Maison de Saint Louis

« Stockage » se compose de six scannogrammes grand format de tulipes.

L'appareil photo est à l'image de l'œil humain. Sa construction obéit aux lois naturelles de l'optique avec ses mécanismes physiques : lentille convexe, rayons lumineux focalisés, accommodation à la distance de l'objet. Il est doté d'un *point de vue* individuel équipé d'une surface de réception sensible à la lumière qui crée une image virtuelle de la réalité. La dimension manquante de la profondeur est compensée par le théorème de la *perspective*.

Le scanner, contrairement à l'appareil photo, n'a pas de *point de vue*. L'ancien poste d'observation, jadis stable, s'est mis en mouvement et transformé en *manière de voir*. Le scanner ne possède ni lentille ni point focal, ne connaît ni perspective ni ligne de fuite. A la manière d'un aveugle, il appréhende la réalité par tâtonnements, stockant côte à côte avec la plus haute précision et la plus grande régularité les pixels de l'image. Tout ce qui se trouve au premier plan est pour lui clair et net, tandis que la profondeur de champ se perd dans une obscurité floue. C'est comme si le scanner était la technique appropriée à une mondialisation pleinement en marche.

Ce n'est pas par hasard que Luzia Simons scanne des tulipes. Soulignons-le : non leur reproduction, mais les fleurs elles-mêmes. La tulipe et son bulbe, jadis aussi précieux que l'or, originaires non de Hollande mais d'Iran et de Turquie où ils symbolisent encore aujourd'hui la vie d'un individu, revêtent pour Luzia Simons un intérêt artistique particulier. La confusion culturelle et la perte d'identité mais aussi, en contrepartie, l'enrichissement à travers l'échange, sont les sujets que l'artiste thématise depuis longtemps, dans des œuvres telles que « Transit », « Face Migration », « Luftwurzeln » (Racines aériennes).

De nouveau dans « Stockage », les motifs sont fragmentés, ultra-précis dans le détail et agrandis jusqu'à l'inconcevable. La référence baroque à la beauté et au caractère fugitif des choses est avant tout ironique. En revanche, ces tulipes se mettent résolument en scène et deviennent les acteurs d'un grand drame chromatique. Pourtant, il ne s'agit pas d'individus. L'artificialité de la surface scannée, cette image parfaitement plane, d'une précision micrographique, réfléchit la frontière entre image et réalité à la manière d'un épiderme sensible.

Comme si cela ne suffisait pas, Luzia Simons place ses tableaux muraux, qu'elle livre sous forme de fragments, de stockages, au spectateur, libre alors d'en faire une composition dans le contexte d'une installation.

→ Werner KNOEDGEN

Luzia Simons:

Stockage

Dans l'œuvre de Luzia Simons, la nature morte est le support d'une réflexion sur les aspects culturels et sociaux de notre époque. Partant de l'histoire de la tulipe comme symbole identitaire aussi bien en Orient qu'en Occident, l'artiste fait de cette fleur une métaphore de la globalisation, de l'uniformisation de l'identité et du nomadisme culturel, posant la question de l'enracinement de l'individu à notre époque. Qu'est-ce qui crée le sentiment d'appartenance, la notion d'identité ? Les images de tulipes scannées reprennent en langage contemporain la tradition artistique hollandaise de la nature morte et rappellent qu'en Turquie cette fleur aux longues feuilles est un motif traditionnel d'ornementation.

Luzia Simons établit avec le cycle « Stockage » une filiation depuis le 17^e siècle jusqu'à nos jours en réfléchissant sur la mondialisation et les caractéristiques multiculturelles de la société d'aujourd'hui. La diversité des allusions métaphoriques, références explicites aux problèmes actuels de notre société, fait d'un sujet charmant (la fleur) le point de départ d'une passionnante investigation.

Memory Error

Lieux d'exposition : vitrine rue Nationale

Cette performance est un travail sur le portrait, entre photo et danse, où la danseuse est mise en espace avec des détails photographiques de son propre visage.

Memory Error sera diffusée en vidéo pendant le festival dans la vitrine du salon-galerie Jeanine Biasiolo, 42 rue Nationale.

Memory Error a été créée en mars 1999 à Böblingen (Allemagne).

Présentation le 22 juillet de *Memory Error II* avec la danseuse Neige Salinas, de la Compagnie Carré Blanc.

Luzia Simons est née en 1953 à Quixadá, Ceará (Brésil). Elle vit à Stuttgart.

<http://www.luziasimons.de/>

Jan Svoboda:

L'ombre de Jan Svoboda

Lieu d'exposition : Centre de photographie

Jamais Jan Svoboda (1934-1990) n'a voulu être considéré comme photographe, et son œuvre en témoigne. Après des études à l'École des arts décoratifs de Prague et une spécialisation en scénographie, il devient graphiste, puis se met à la photographie à la fin des années cinquante. S'il utilise ce médium, c'est pour en déjouer la technicité, et le pousser jusqu'aux limites extrêmes de l'expérimentation, tant par les thèmes que par les formats. Mais c'est au sein de « l'art » que son travail s'inscrit. Svoboda ne cesse en effet de se comparer à un peintre, c'est dans la peinture qu'il va chercher ses modèles : en 1960, il devient membre du groupe Máj et expose, comme seul photographe, avec les artistes de ce groupe.

Son œuvre constitue aujourd'hui l'une des composantes les plus fortes de l'art tchèque et l'une des plus originales. Bien qu'elle jouisse d'une grande reconnaissance à Prague, elle n'a été que très peu montrée en dehors du pays. L'exposition de LECTURE est sa première exposition monographique en France.

« La majeure partie du travail de Jan Svoboda est consacrée aux objets de son environnement domestique : la table ovale de l'appartement, l'étagère étroite près de la fenêtre, le mur, du papier photographique, du papier froissé, le support sur lequel sont collés les tirages, les cadres, quelques fleurs séchées, plus rarement des fruits dans une assiette, des bouteilles, des galets. [...] Tourner le dos au nombre, isoler l'objet, le rendre unique dans un espace où il peut se déployer, où l'espace s'organise autour de lui, telle est la préoccupation qui traverse l'ensemble du travail de Jan Svoboda. Et de fait, jamais le regard du photographe ne domine l'objet, jamais il ne le surplombe d'une manière autoritaire, comme s'il en connaissait les moindres détails et voulait le saisir dans son intégralité pour le livrer à celui des autres. Au contraire, il s'approche de lui, le respecte, hésite à se poser sur lui, comme pour ne pas le troubler, il cherche des angles différents, invente des situations nouvelles, se tourne vers l'espace qu'il génère, vers son ombre, vers le vide qui l'entoure et l'accompagne. C'est dans ce vide que se reconstitue l'aura perdue de l'objet et par lui que se rétablit le lien perdu au sujet. Svoboda rappelle que, lorsqu'il était jeune, il aimait regarder les portraits de personnes mortes depuis longtemps et qu'il s'intéressait à l'environnement dans lequel elles vivaient : l'histoire suggérée par les objets l'inspirait fortement, dit-il. C'est d'une démarche semblable à celle-ci devant les objets de ces environnements anciens que procède celle de ses propres photographies. Loin de vouloir reconstituer nostalgiquement un passé perdu et d'y reporter chaque instant de sa vie, Svoboda s'efforce au contraire de redonner à l'objet cette existence autonome que l'époque contemporaine a estompée, son caractère singulier et la potentialité des relations au monde qui lui sont inhérentes. Photographier encore et toujours le même objet, c'est affirmer qu'il vaut en soi, qu'il n'est pas un objet quelconque résultant d'une trouvaille fortuite, mais qu'il y a un au-delà de lui, qu'il est inséré, comme la table de son enfance, dans une histoire, dans un tissu complexe de relations, qu'il est accompagné d'une aura. 'Sentir l'aura d'une chose, c'est lui conférer le pouvoir de lever les yeux', écrit Benjamin. Le surgissement de la chose éclaire un instant l'existence entière. »

→ Michel Métayer, extraits de *L'ombre de Jan Svoboda*

Le texte intégral est téléchargeable sur <http://www.centre-photo-lecture.fr/>

L'exposition comprend plus de 70 tirages, tous de la main de Svoboda à une exception près.

Commissaire de l'exposition: Michel Métayer

Nos remerciements à Anna Svobodová et à Michel Métayer.

Evénements et rendez-vous:

Du 22 juillet au 27 août

Expositions

Frédéric Butel, *Sans retour.*

« Je pars à la rencontre d'un univers intime et impalpable où la présence se fait plus fragile, où les mots seraient de trop. Un long temps de pause où la chimie photosensible goûte lentement au silence. [...] C'est parfois long, souvent bref, mais ces moments que je tiens à capter ne me donne jamais de réponse, ils me rassurent dans mon égarement et me donnent à regarder autrement. »

→ Frédéric BUTEL

La bibliothèque municipale de Lectoure est ouverte du mardi au jeudi de 15 h 30 à 18 h, le vendredi de 9 h à 12 h et de 15 h 30 à 18 h, le samedi de 9 h à 12 h.

Frédéric Butel est né en 1981. Il est étudiant à l'École supérieure des beaux-arts de Toulouse.

Travaux de l'atelier photo de la Cité scolaire Mal Lannes

L'atelier, animé par Didier Castany, professeur de lettres, fonctionne en collaboration avec le Centre de photographie de Lectoure. Sous la direction de Myriam Richard, artiste intervenante pour l'année scolaire 2005-2006, les collégiens et lycéens participants ont travaillé sur un sujet imposé : *Les jardins*.

École Jean-François Bladé. Ouvert du lundi au samedi de 14 h à 19 h, le dimanche de 15 h à 19 h.

Les rendez-vous de l'Eté

Parcours thématiques

Visites commentées de sélections d'expositions sur les thèmes suivants :

1. *Le rapport texte-image*, visite des expositions de Charles Pennequin, Yuri Kozyrev, Jacob Holdt, Renato Bezerra de Mello, Luzia Simons.
2. *Les rapports du privé au public, du singulier au collectif*, dans les expositions de Renato de Mello, Élodie Lecat, Beatrice Minda, Charles Pennequin, Bertrand Segonzac.
3. *Démarches plasticiennes et documentaires*, expositions de Jacob Holdt, Yuri Kozyrev, Beatrice Minda, Bertrand Segonzac.
4. *La relation de l'œuvre à l'environnement*, expositions d'Élodie Lecat, Bertrand Segonzac, Renato de Mello, Charles Pennequin.

Les samedis et dimanches à 16 h à partir du 27 juillet.

Visit in english : saturday 12th august.

Les nocturnes : le jeudi de 21 h à 22 h 30 à partir du 3 août.

Les visites commentées sont comprises dans le forfait d'entrée aux expositions. Départs du Centre de photographie.

Rencontres-apéros,

les mercredis à 19 h.

Le 26 juillet, maison de Saint-Louis : rencontre avec Élodie Lecat et Renato Bezerra de Mello.

Le 2 août, Immaculée Conception : *Attente, répétition et autres respirations*, écoute-rencontre avec Bertrand Segonzac.

Le 9 août, bibliothèque de Lecture : lecture de textes choisis par Marie-Paule Fontano, bibliothécaire, en écho aux photos de Frédéric Butel.

Le 16 août, bibliothèque de Lecture : *L'objet photographié à travers dix ans de programmation de l'Été photographique de Lecture*.

Rencontre avec Frédéric Butel

et lecture de textes par Marie-Paule Fontano.

Samedi 19 août à 17 h 30, à la bibliothèque municipale.

Programmation Lars von Trier au cinéma Le Sénéchal

"Je me suis inspiré du travail d'un Danois, Jacob Holdt, qui a sillonné les États-Unis dans les années 70 en s'intéressant surtout aux coulisses du fameux rêve américain". Lars von Trier.

Mardi 8 août à 21 h : *Dogville*.

Mardi 15 août à 21 h : *Manderlay*.

Programmation Ciné 32.

Cigale é Fourmi, brocante, café de jour, bar de nuit, restaurant tapas, partenaire du festival, accueillera :

Les Extérieurs nuit

Projections en plein air de photos et vidéos de diplômés d'écoles d'art européennes.

Tous les soirs à 22 h, à Cigale é Fourmi.

La Cool conférence

Une conférence sans paroles, un montage d'images projeté comme un voyage dans l'art, une histoire d'affinités composée par Maria Barthélémy, artiste invitée.

Mercredi 2 août à 22 h, à Cigale é Fourmi.

Projection suivie d'une rencontre avec Maria Barthélémy et les auteurs de l'invitation, Béatrice Méline et Sébastien Taillefer.

Ateliers jeune public

Ces ateliers invitent les 5/13 ans à créer des images numériques inspirées d'œuvres exposées à l'Été photographique.

Les vendredis et mardis de 10 h à 12 h, rendez-vous au Centre de photographie.

Sur inscription au 05 62 68 83 72 (de 14 h à 19 h).

Ateliers gratuits. Apporter un cd vierge pour conserver les images.

Informations pratiques:

Les lieux :

Jan Svoboda :

Centre de photographie.

Bertrand Segonzac :

école de l'Immaculée Conception.

Jacob Holdt, Yuri Kozyrev :

Halle aux grains.

Bouvy et Gillis, Beatrice Minda :

école Jean-François Bladé.

Charles Pennequin :

la Cerisaie.

Renato Bezerra de Mello, Luzia Simons :

maison de St-Louis.

Élodie Lecat :

espace public.

Luzia Simons :

vitrine du salon Jeanine Biasiolo.

Frédéric Butel :

bibliothèque municipale de LECTOURE.

Travaux de l'atelier photo :

école Jean-François Bladé.

Horaires d'ouverture des expositions/tarifs

Du lundi au samedi de 14 h à 19 h, le dimanche de 15 h à 19 h.

Forfait pour l'ensemble des expositions : 7 euros, tarif réduit : 5 euros.

Forfait pour 2 expositions au choix : 4 euros, tarif réduit : 3 euros.

Gratuit pour les moins de 18 ans.

Horaires d'ouverture de la bibliothèque/tarifs

Du mardi au jeudi de 15 h 30 à 18 h, vendredi de 9 h à 12 h

et de 15 h 30 à 18 h, samedi de 9 h à 12 h.

Entrée gratuite.

Situation et moyens d'accès :

En voiture

De Paris : par A-20, puis A-62, sortie Valence d'Agen.

De Toulouse : N-124 direction Auch. À l'Isle-Jourdain, direction Fleurance par D-654 puis LECTOURE par N-21.

De Bordeaux : A-62, sortie Agen, puis LECTOURE par N-21.

En train

Par Agen (TGV depuis Paris-Montparnasse), correspondances pour LECTOURE en bus.

En avion

Aéroport Toulouse-Blagnac, à 1 h 15 en voiture de LECTOURE.

Acteurs et partenaires:

L'été photographique 2006 a été réalisé

en collaboration avec :

La Filature de Mulhouse
L'École supérieure des beaux-arts de Toulouse
Time Magazine
La galerie aliceday (Bruxelles)
Les universités de Rennes, Tours, Paris-Sorbonne, Toulouse Le Mirail,
Facultat de Belles arts de Barcelona, Bauhaus Universität Weimar
Braunschweig University of Art
La Cité scolaire Maréchal Lannes (Lectoure)
Le cinéma le Sénéchal et Ciné 32

et le soutien de :

Cigale é Fourmi, brocante, café de jour, bar de nuit, restaurant tapas

et de :

Chambre de commerce et d'industrie d'Auch et du Gers en Gascogne
La Dépêche du Midi
Goethe Institut de Toulouse

avec le concours de :

Services techniques de la ville de Lectoure
les Abattoirs, Toulouse
Syndicat des producteurs des vins des Côtes de Gascogne (Eauze)
Comité interprofessionnel du Floc de Gascogne
Comité départemental du tourisme et des loisirs du Gers
Picto Toulouse
Entourages, atelier d'encadrement (Toulouse)

Nos remerciements à :

Institut français de Prague,
Visa pour l'image, festival international du photojournalisme
Anna Svobodová, Michel Métayer, Olivier Nottellet, Alice Gabriner,
Franceline Métayer, Jacqueline Lévy, Christophe Anton
Les religieuses de la Providence

et pour l'accueil des expositions à :

École Jean-François Bladé, École Immaculée Conception
Villes de Lectoure et de Saint-Louis (Haut-Rhin)
Bibliothèque municipale de Lectoure
Salon-galerie Jeanine Biasiolo

Un grand merci à tous les bénévoles.

L'équipe

Direction artistique : François Saint Pierre
Coordination générale : Eva Ferrés Ramos
Régie : Conrado Pineda, Isabelle Souriment, Pascal Marzo
Médiation culturelle : Dominique Blanc et les étudiants stagiaires
Administration : Karen Touya
Secrétariat : Claudine Sorigué
Dossier de presse, documentation : Lucie Delepierre
Scénographie de la Halle : Renato Bezerra de Mello

Graphisme : Yann Febvre

Le Centre de photographie de Lectoure:

Le Centre de photographie de Lectoure est un espace de réflexion, d'expérimentation et de production axé sur la culture de l'image et les enjeux de société qui en découlent. Il soutient l'émergence de nouvelles formes artistiques en leur offrant une vitrine d'exposition largement ouverte au public, grâce à un festival annuel, *l'Été photographique de Lectoure*, et à une manifestation, *Cheminements*, mise en place dans le Pays Portes de Gascogne.

Le Centre de photographie est un pôle de ressources dans trois domaines : le soutien à la création, la diffusion, la médiation. Il assume également une mission de formation des professionnels de l'enseignement et de la culture qui lui est confiée conjointement par les ministères de la culture et de l'éducation nationale.

Inscrit dans le réseau international des institutions consacrées aux arts visuels, Le Centre de photographie de Lectoure est ancré sur un territoire rural, dans le Gers, en région Midi-Pyrénées.

Le Centre de photographie de Lectoure reçoit le soutien de :

Ministère de la culture et de la communication - DRAC Midi-Pyrénées

Conseil régional Midi-Pyrénées

Conseil général du Gers

Ville de Lectoure